

Ralf Rothmann

Milch und Kohle

Bibliothek Suhrkamp

**Ralf Rothmann**

**Milk and Coal**

**Novel**

(Original German title: Milch und Kohle. Roman)

210 pages, Clothbound

Publication date: 19 May 2005

© Suhrkamp Verlag 2005

Sample Translation by Valérie Bignon

pp. 28 – 32

Presque tous les samedis, ma mère se faisait une nouvelle robe. Ç’était vite fait. Quand la vaisselle était lavée et le rôti du dimanche enfourné, elle s’asseyait à sa Singer à pédale en fonte et assemblait les pièces qu’elle avait préparées durant la semaine. Elle s’achetait tous les mois un numéro de Burda avec un supplément contenant des patrons et perforait les lignes de la feuille de papier avec une minuscule roue dentée en argent.

“C’est bien comme ça, Simon? Ça tombe bien?”

C’était une robe en tissu marron, sans manches, avec laquelle elle portait un collier de perles.

“Oui”, dis-je. Ça bâillait au-dessus de la poitrine, mais je préférais ne pas en parler. Elle aurait dû tout découdre.

“Ce n’est pas trop court?”

“Non, c’est bon. Tu vas danser aujourd’hui?”

Elle fit un signe de tête en direction du salon.

“S’il me laisse.”

Puis elle se tourna devant le miroir doré par le soleil du soir et lissa le tissu au niveau des hanches. Je la préférais dans des robes de ce genre que dans les jupes de tailleur étroites qu’elle portait d’habitude et qui faisaient ressortir son petit ventre rond. Elle s’assit à la coiffeuse et imbiba une boule de coton de dissolvant à ongles. L’odeur me suffoqua.

“Pourquoi est-ce qu’il faut toujours que tu te peignes les ongles? C’est écœurant, ce truc!”

“Oui, pourquoi au fait...” Elle enleva rapidement le vieux vernis et jeta les morceaux de coton rougeâtres par terre. Sa main semblait maintenant nue. “Sans doute parce que ça plait aux gars.”

“Mais tu n’es pas mariée, toi?!”

“Tu ne comprends rien! Une femme mariée vit aussi du regard d’autres hommes.”

“Mais tu n’as pas de belles mains du tout!”

Elle observa sa main gauche d’un air ébahi. “Tu trouves?”

“Oui. Ce sont des griffes.”

“Hm. Tu as peut-être raison. Elles savent mettre la main à la pâte. Autrefois, quand je trayais, j’avais souvent fini avant ton père avec mes bêtes. Alors il faisait le tour de l’étable, tirait sur les pis et grognait: “Tu ne les as pas traitées à fond!” Mais si, j’avais bien fini... Va donc nous chercher une cigarette, veux-tu?”

Pourquoi on n’est pas restés à la campagne à l’époque? Je veux dire, on avait tout ce qu’il fallait. On était bien.”

“Oui, *tout*“, dit-elle d’un ton railleur. “Y compris fumier de vache, boue et purin de porc, une grande fosse juste derrière la maison.”

“Et ici, dans la Ruhr? Ici tu as des dettes, de la suie sur le linge et une silicose, ou quoi?”

“Ici, c’est la ville : des rues asphaltées, de gentils voisins, une télévision et tous les samedis danse chez Maus.”

“S’il te laisse”.

On sonna et elle sursauta, rassembla les morceaux de coton du bout du pied. “Vas-y, ouvre donc. Ça doit être Friede.” La cigarette au coin de la bouche, elle secoua le flacon, sortit le pinceau et enduit les hautes courbes de ses ongles effilés. Le vernis frais, son étincellement dans le soleil tardif \_ il me sembla un instant qu’il soulignait le gazouillement des canaris dans la cave.

Après que mon père les eût nourris et qu’il eût changé le sable de la volière, il s’occupa des poissons et nettoya la pompe à oxygène. Puis il s’allongea sur le canapé et se mit à regarder la télévision. Ma mère et son amie s’assirent dans la cuisine, elles buvaient du café et échangeaient les derniers potins du lotissement.

Ce faisant, elles chuchotaient souvent et tante Friede \_ nous appelions beaucoup de voisins et amis de nos parents tante ou oncle \_ gloussait en cachette. J’écoutais tout ça d’une oreille et finis par sortir mes cahiers d’écolier de l’armoire, dont un cahier de comptabilité qui me semblait plus mystérieuse que les cachotteries des femmes.

“Qui chuchote ment”, dit mon père. “J’entends tout.”

“Tu peux bien”, s’écria ma mère. “On n’a rien à cacher”.

Puis elle jeta une capsule de bouteille dans ma chambre.

“Allez, apporte donc une bière à ton père.”

Les mains croisées derrière la tête, il semblait dormir. La télévision marchait en sourdine. Je posais la bouteille sur le banc à fleurs.

“J’en veux pas”, murmura-t-il sans ouvrir les yeux.

“T’as pas le choix”, dis-je, et, au bout d’un moment, tante Friede s’assit aussi dans le salon. Elle était un peu bouffie, avait une quantité de taches de rousseur et des cheveux teints d’un brun cuivré. Anita, son unique fille, était élevée par les grands-parents, et à chaque fois qu’on lui demandait qui était le père, elle secouait la tête d’un air gêné et disait: “Anita est fille unique”. C’était son expression pour illégitime. Tante Friede était la meilleure amie de ma mère et travaillait comme femme de ménage chez Hoesch.

“Qui joue donc aujourd’hui, Waller?”

Mon père fronça les sourcils. “Comment ça, qui joue donc? C’est un western!”

“Oui, mais plus tard. Personne ne joue?”

Haussement d’épaules. Il n’aimait pas particulièrement tante Friede; il la considérait comme une pipelette.

“Au fait, je vais bientôt chez Maus. Vous venez?”

Il secoua brièvement la tête, but une gorgée, ne répondit rien. Peu de choses étaient plus intimidantes que son silence et tante Friede tâta avec précaution, du bout des doigts seulement, sa permanente, remonta sa montre, tira sur ses bas. Une minuscule maille filée avait été stoppée avec une goutte de vernis à ongles.

“Est-ce que Liesel peut venir? Une petite heure? Je veille sur elle.”

Il fit entendre une sorte de grognement. Je sortis de la pièce. Ma mère, qui suivait attentivement la conversation depuis le couloir, me retint par la manche et me jeta un regard en coin. “Au fait...” Elle chuchotait. “Pourquoi est-ce que tu ne m’as pas dit que la robe baillait ici?” Je secouai la tête, regardai la pointe de mes chaussures. “Ben pourquoi? C’est bien coupé.”

“Ouais, ouais” grogna mon père. Il alla au téléviseur, changea de chaîne. “C’est bon, fichez le camp, espèces de folledingues. Mais à une heure pile elle est de nouveau ici!”

Il s’ensuivit un rapide tumulte dans la chambre à coucher, des chaussures à talons

aiguille étaient essayées puis jetées au sol pour être remplacées par d'autres, on entendit le sifflement d'atomiseurs de laque à cheveux et de vaporisateurs de parfum, puis ma mère nous envoya un baiser de la main, "Salut, soyez sages!" et la porte se referma. Peu après, j'entendis les talons aiguille des deux femmes derrière la maison, le rapide tac-tac sur les pavés, le long des fenêtres de la cave, qui fit taire les canaris.